

Awares n'eurent pas un meilleur succès; ils furent battus en Bavière par les populations du pays, soutenues de quelques troupes frankes, et en Frioul, par les Franco-Italiens du jeune roi Peppin. Irrités de leur double défaite, ils revinrent à la charge, peu de semaines après, contre les Bavaois : la lutte fut cette fois plus opiniâtre et plus sanglante; mais les agresseurs n'y gagnèrent qu'un plus éclatant revers : une multitude d'Awares tombèrent sous le glaive des Bavaois, ou se noyèrent dans leur fuite en voulant traverser le Danube à la nage. Le prestige qui entourait encore le nom des Huns, autrefois si terrible, se dissipa ainsi au premier choc de ces Barbares, non pas même contre les Franks, mais contre le peuple german qui servait d'avant-garde aux Franks du côté de l'Orient. La victoire n'attendait même plus la présence de Karle, et elle couronnait partout les armes de ses lieutenants et de ses vassaux.

II

La réduction de la Saxe et de la Bavière en provinces frankes mettait les Franks en contact direct avec les nations slaves, depuis le Holstein jusqu'à la Saale et aux montagnes de la Bohême. « La ceinture de peuples barbares qui entourait le royaume des Franks se dédoublait »; si loin que *Charlemagne* eût pu étendre son bras de géant, toujours aux Barbares subjugués eussent succédé de nouveaux Barbares dans les plaines sans bornes de l'Orient. A la fin du VIII^e siècle, les deux principales nations ou plutôt fédérations de tribus slaves étaient, à l'est, les Tchékhes de la Bohême et de la Moravie, qui avaient vaincu les Franks du temps de Dagobert, et, au nord, les Wélétabs, qui avaient rejeté les tribus serbes entre l'Elbe et la Saale, et qui occupaient un vaste territoire le long de la Baltique, et entre le moyen Elbe et la Vistule. Les historiens frankes confondent ces deux peuples, et, en général, tous les Slaves

sous le nom de Wendes. Les Slaves-Obotrites ou Abotrites du Mecklenbourg, voisins des Wélétabs, et en butte à des incursions et à des pillages continuels de leur part, s'étaient mis sous la protection des Franks; les Wélétabs, « confiants dans leur grand nombre », n'eurent égard à aucune représentation; Karle dut marcher contre eux. Battus, ils donnèrent des otages et jurèrent fidélité au roi et aux Franks (789).

L'année 790 s'écoula sans Champ de Mai et *sans ost* (*sine hoste*; *hostis* commence à prendre le sens d'*armée en campagne*); le nouveau peuple-roi n'avait pas joui d'un an de repos depuis bien longtemps. Dès l'automne de 790, l'ordre de s'apprêter pour le printemps prochain fut expédié dans tous les cantons du royaume : Karle se disposait à la plus sérieuse de toutes les guerres de son règne, après celle de Saxe. Il avait résolu de détruire le royaume des Huns, reste du grand empire d'Attila, demeuré l'effroi de l'Europe orientale.

Les Huns habitaient la Hongrie actuelle, et ils avaient là, entre le Danube et la Theiss, un immense repaire formé de neuf haies circulaires qui tournaient les unes dans les autres. La plus large, celle qui embrassait toutes les autres, enfermait, suivant le moine de Saint-Gall, un espace égal à la distance de Zurich à Constance. Ces haies, formées de troncs d'arbres et de blocs de pierre, avaient vingt pieds de large sur autant de haut, et le sommet en était hérissé d'épaisses broussailles; les habitations étaient si pressées dans les intervalles, que le signal des trompettes, se répétant de hameau en hameau, volait avec une rapidité inouïe du premier au dernier cercle; les légers escadrons des Awares, défilant à travers d'étroites issues pratiquées dans les haies, s'élançaient alors à la proie vers les quatre vents du ciel, puis rapportaient leur butin dans ces murs inexpugnables où personne n'avait encore osé les poursuivre. A l'abri de la dernière haie, tout au fond de ce gigantesque repaire situé entre le Danube et la Theiss, s'élevait le village royal, le *ring* (*regia*, le lieu royal), comme disaient les Germains, avec ses kiosques

de bois peint où resplendissaient des trésors presque comparables à ceux des palais impériaux de Constantinople; dépouilles de la Thrace et de la Grèce, de l'Orient et de l'Occident.

Toutes les forces de la Gaule et de la Germanie, appuyées en outre d'une armée d'Italiens, attaquèrent ces redoutables retranchements. Le premier des neuf cercles fut forcé; mais les pluies d'automne qui survinrent et une épizootie qui emporta presque tous les chevaux obligèrent Karle d'ajourner l'achèvement de sa conquête et de revenir prendre ses quartiers d'hiver à Ratisbonne (794).

Les troupes avaient été convoquées pour le commencement de l'été suivant; l'armée des Franks ne reprit pas toutefois le chemin de la Pannonie: un succès incomplet avait ébranlé l'empire de Karle presque autant que l'eût pu faire une défaite; cette campagne avait été fatigante et dispendieuse pour tous, Franks et alliés; le mécontentement était extrême parmi tous ces peuples condamnés à dépenser incessamment leurs biens et leurs vies au profit de leurs conquérants, et ces conquérants eux-mêmes étaient las de courir chaque année d'un bout de l'Europe à l'autre, pour la gloire de leur chef ou pour des intérêts généraux qu'ils comprenaient peu et qui les touchaient faiblement. L'arrogance et l'âpreté de la reine Fastrade, qui poussait Karle hors de son caractère et ne cessait de l'exciter à des mesures de répression violente, changèrent la lassitude des leudes en haine et en colère: plusieurs des premiers d'entre les Franks conjurèrent la mort du roi et de ses fils légitimes, et projetèrent d'élever au trône le fils aîné de Karle, que ce prince avait eu de sa concubine Himiltrude.

La mère de cet enfant lui avait donné le nom « du très glorieux roi Peppin, en signe de sa grandeur future »; mais le présage ne paraissait pas devoir se réaliser: Peppin le bâtard, « beau de visage, mais difforme de corps, nain et bossu », avait peu de part à la tendresse de son père, et semblait écarté à l'avance de l'héritage paternel: le jeune Karle était destiné au royaume des Franks, et était, depuis 789, investi du duché du Mans; le second Peppin et Lodewig étaient rois

d'Italie et d'Aquitaine, et Peppin le *Bossu* n'était rien: le ressentiment de sa fausse position et les duretés de sa belle-mère le jetèrent dans les bras des conjurés.

Ce complot parricide, tramé dans l'intérieur même du palais, fut beaucoup plus près de réussir que la conjuration de Thuringe, et Karle ne fut sauvé que par l'imprudence des conspirateurs, qui se réunirent une nuit pour conférer de leur projet dans l'église de Saint-Pierre à Ratisbonne, et ne s'assurèrent pas que personne ne les écoutait. Un pauvre diacre langobard, appelé Fardulfe, entendit tout, courut au palais, à demi vêtu qu'il était, franchit à grand'peine les « sept portes » qui conduisaient à la chambre à coucher du roi, et, repoussé par les femmes de la reine, qui se moquaient de lui et le prenaient pour un fou, il fit tant de bruit à la porte, que le vigilant Karle ordonna de l'introduire sur-le-champ. Avant neuf heures du matin, Peppin et tous ses complices étaient arrêtés. Karle les traduisit devant l'assemblée générale des Franks et « de ses autres fidèles », qui condamna tous les coupables à perdre les biens et la vie; quelques-uns subirent la sentence dans toute sa rigueur; les autres furent envoyés en exil; Peppin, « après avoir été très rudement battu », fut tondu et enfermé dans l'austère couvent de Saint-Gall.

Karle, sorti de ce péril, espérait pouvoir reprendre ses plans contre les Huns: les troupes étaient en marche de toutes parts, et le roi avait fait jeter un pont de bateaux sur le Danube, à Ratisbonne, pour faciliter les communications des armées du Nord et du Midi. De sinistres nouvelles vinrent renverser ses projets: après sept ans d'obéissance et de résignation apparente, l'insurrection saxonne s'était réveillée; les Saxons ne voulaient plus aller mourir au loin pour leurs maîtres. Un corps considérable d'Austrasiens et de Frisons, que le comte Théoderik amenait par la Saxe vers la Bavière, fut surpris et taillé en pièces le 6 juillet 792, aux bords du Weser, par les Saxons, rassemblés sous prétexte de se joindre à lui, et Théoderik périt avec presque tous ses compagnons d'armes.

A l'extrémité opposée de l'Empire, une autre défection coïncidait avec celle des Saxons; Grimoald, duc de Bénévent, cédait aux instigations des Grecs et aux tentations d'une situation trop favorable à l'indépendance; il s'était révolté, et l'on pouvait craindre que les Langobards, enorgueillis de leurs exploits dans la campagne de Pannonie, ne tentassent de renverser le jeune roi d'Italie au profit de leur compatriote. Les forces réunies de Peppin et de son frère le roi d'Aquitaine conjurèrent, il est vrai, le péril; mais cet avantage fut chèrement acheté sous plus d'un rapport : une affreuse famine désolait l'Italie et la Gaule; l'armée d'Italie en souffrit cruellement; les vivres étaient si rares, « qu'en plein carême, dit la *Chronique de Moissac*, on ne s'abstenait pas de viande quand on en pouvait trouver; plusieurs moururent de faim ».

Les éléments semblaient, comme les hommes, se révolter contre l'empire des Franks. Tout était plein d'alarmes et de menaces autour de Karle; mais rien n'ébranlait cette âme de fer : au milieu de tant de soucis et de dangers, le héros frank, avec une confiance et une sérénité dignes des Romains, ses modèles, poursuivait l'œuvre de la civilisation germanique; il avait résolu de joindre le Danube au Rhin, et, par conséquent, la mer Noire à l'Océan du Nord, par un canal percé entre la rivière d'Altmühl, affluent du Danube, et la Rednitz, qui se jette dans le Mein, affluent du Rhin : il avait rassemblé des milliers d'hommes pour exécuter ce grand dessein, et s'était établi, avec toute sa maison, à portée des travaux, qu'il surveilla durant l'automne entier. Le canal fut ouvert sur une largeur de trois cents pieds (275 pieds français), et creusé durant deux milles; mais des pluies continuelles et la nature inconsistante et marécageuse du terrain opposèrent aux ouvriers des obstacles que ne put vaincre la science trop bornée de ce temps; chaque nuit, les berges du canal s'éboulaient et détruisaient l'ouvrage de la veille. Ce ne fut pas la seule occasion où *Charlemagne* sentit douloureusement l'impuissance de son siècle à suivre l'essor de sa pensée : plus d'une de ses glo-

rieuses conceptions avorta ainsi, faute de moyens de réalisation, sans parler de celles qui, réalisées à force de persévérance et de génie, moururent avec leur auteur.

L'horizon devenait de plus en plus sombre; les trois grandes régions de la Saxe avaient ressaisi leur indépendance, chassé les comtes du roi, les évêques et les abbés, les prêtres et les moines, relevé les autels des idoles, et contracté alliance avec les Awares, les Wélétabes, et d'autres peuples slaves. D'un autre côté, dans le midi de la Gaule, le départ des principaux officiers et du gros des milices de l'Aquitaine pour l'Italie avait eu un résultat funeste. Au moment où la Gaule méridionale se dégarnissait de ses meilleurs combattants, les Arabes d'Espagne, qui, durant de longues années, avaient usé leurs forces et leur courage dans d'interminables guerres civiles, se trouvaient enfin réunis sous la main vigoureuse de l'Emir Hescham, fils et successeur d'Abd-el-Rahman l'Omniade : Hescham s'efforçait de diriger contre les ennemis de l'islamisme l'ardeur turbulente de son peuple; la guerre sainte avait été proclamée; le royaume des Asturies et les frontières du *Frangjat* furent attaqués à la fois. Dès 791, les bandes de l'émir de Cordoue saccagèrent les environs de Gironne et d'Urgel, places soumises à la suzeraineté franke, et les vallées des Pyrénées orientales : en 792, elles se montrèrent sur le revers des *ports* occidentaux, et firent des courses dans la Wasconie gauloise; les milices aquitaines n'en partirent pas moins pour l'Italie. Hescham profita de leur absence; au printemps de 793, pendant que les soldats de Lodewig étaient décimés au delà des Alpes par la misère et le typhus, l'émir lança sur le « pays des Franks » une nombreuse armée sous les ordres d'un chef nommé Abd-el-Melek : Gironne fut emportée d'assaut et noyée dans le sang de ses habitants, musulmans ou chrétiens; puis les Arabes franchirent les montagnes, se précipitèrent sur la Septimanie, pillèrent et ravagèrent tout, des Pyrénées aux portes de Narbonne, enlevèrent d'assaut et brûlèrent les riches et populeux faubourgs de cette ville, et, sans s'obstiner au siège de la cité, se dirigèrent de là

vers Carcassonne. Le duc de Toulouse, Wilhelm ou Guillaume « au court nez », et les comtes des marches, avaient rassemblé à la hâte les garnisons peu nombreuses de la frontière, et levé en masse les populations aquitaines. Abd-el-Melek et Wilhelm se rencontrèrent à quelques milles à l'ouest de Narbonne, vers le confluent de l'Aube et de l'Orbieu : la multitude inaguerrée des citadins et des colons qui formaient l'armée chrétienne ne put soutenir le choc impétueux des musulmans, et Wilhelm de Toulouse, voyant ses compagnons morts ou en fuite, fut forcé de céder le champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur. Tout vaincu qu'il fût, il réussit, à la vérité, à arrêter les vainqueurs. Les musulmans, affaiblis par leur sanglante victoire, et chargés d'un immense butin qu'ils avaient hâte d'emporter dans leurs foyers, ne poussèrent pas plus loin l'invasion. Ils gardèrent seulement les forteresses des montagnes, et repassèrent les Pyrénées, traînant après eux des milliers de captifs. Suivant les traditions arabes, l'émir Hescham employa sa part du butin à l'achèvement de la fameuse mosquée de Cordoue, le plus vaste édifice peut-être qu'aient élevé les sectateurs du prophète.

Avant d'en finir décidément avec les Saxons et les Huns, Karle, qui avait l'œil à tout, voulut régler la question ecclésiastique. De vives controverses religieuses troublaient l'Église, et ne préoccupaient pas moins l'homme qui était le vrai chef de la chrétienté que les intérêts politiques et militaires de son empire; il convoqua dans Francfort, au commencement de l'été, un concile général des évêques d'Occident, où les prélats d'Italie ou d'Aquitaine se réunirent aux évêques de France et de Germanie : l'Église anglo-saxonne y fut représentée par Alcuin et d'autres doctes hommes, et le pape, par deux légats. La secte des briseurs d'images ne régnait plus dans l'empire d'Orient; un concile réuni à Nicée en 787 avait réagi contre ces sectaires, jusqu'au point d'ordonner qu'on adorât les images. Le clergé d'Occident s'éleva contre cette décision. Karle, de concert avec Alcuin, fit composer et composa lui-même en partie un petit ouvrage (*livres carolins*) qui réfu-

rait à la fois les « deux erreurs opposées », la destruction et l'adoration des images. Le pape Adrien se plaça entre les deux partis, et tâcha de les concilier, en admettant qu'on honorât les images, mais sans les adorer. Suivant l'historien ecclésiastique Fleuri, il y avait eu malentendu dans cette affaire : le concile de Nicée avait bien ordonné qu'on s'agenouillât devant les images, mais non pas qu'on leur rendit le culte qui n'est dû qu'à Dieu.

Le concile de Francfort décida en outre qu'il était permis de prier Dieu en toutes langues, et, à l'occasion de la récente famine, il établit un maximum sur le prix des grains (794).

III

Karle se trouva enfin libre de marcher contre les Saxons. Deux armées, commandées par le roi et son fils aîné, entrèrent sur le territoire des rebelles, qui, se voyant près d'être enveloppés, se soulevèrent sans combat. Mais l'année suivante, abusant de la clémence que le vainqueur avait cette fois montrée envers eux, ils se soulevèrent de nouveau. Karle alors déporta en Gaule une multitude d'entre eux avec leurs familles, et donna des terres en Saxe à beaucoup de guerriers franks et germains. Ce ne fut toutefois qu'en 804 que le pays fut entièrement pacifié.

Quant aux Huns, Karle n'eut pas besoin de retourner contre eux en personne. Depuis la guerre de 791, ce peuple était tombé dans la discorde et l'anarchie, et avait massacré ses chefs. Le duc de Frioul, Herrik, lieutenant du roi d'Italie, pénétra jusqu'aux neuf cercles, à la tête des Franco-Italiens et des Carinthiens, et enleva le Ring et ses trésors, qu'il envoya à Karle. Celui-ci distribua ces richesses à ses guerriers et aux églises, et dès lors tous les mécontentements se dissipèrent parmi les Franks (796).

Dans une seconde campagne, le roi d'Italie Peppin acheva la